NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

95 N° 1 1973

De la sacramentalité propre à l'Église

Gustave MARTELET (s.j.)

p. 25 - 42

https://www.nrt.be/it/articoli/de-la-sacramentalite-propre-a-l-eglise-1219

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

De la sacramentalité propre à l'Eglise

OU D'UN SENS DE L'ÉGLISE INSÉPARABLE DU SENS DU CHRIST

Pas de sujet plus épuisé en apparence que celui de la sacramentalité propre à l'Eglise[1]. Et cependant aussi, pas de sujet plus important pour exprimer les fondements du mystère spirituel de l'Eglise, comme on s'en convaincra sans doute si l'on veut bien nous suivre jusqu'au bout. Le sens de l'Eglise qui s'est « réveillé » dans le cœur des chrétiens au début de ce siècle, comme disait Guardini, risque de péricliter de nos jours si le sens du Christ ne s'en révèle pas inséparable. C'est précisément ce genre d'union indissoluble, dans l'Esprit, entre le Christ et son Eglise, qu'évoque la notion de sacramentalité. Appliquée à l'Eglise, elle dit qu'on ne peut pas connaître cette Eglise, croire en elle, l'aimer, en vivre, sans découvrir en elle aussi l'actualité même du Christ. Souvent on est fort loin du compte ! Parfois même, pour être plus fidèle, on se décide, la mort dans l'âme nous dit-on, mais enfin on se décide, et de façon souvent publique, à délaisser l'Eglise pour rencontrer Jésus-Christ d'une manière que l'on prétend alors et plus libre et plus pure ; ou encore, ce qui revient au même, on veut garder l'Eglise, mais on se livre en même temps, à son propos, à des genres de critiques que l'on croit pénétrantes, voire rénovatrices, mais qui, en fait, la décomposent ou l'anémient[2]. Supposant que de telles tentations sont si courantes de nos jours qu'on les perçoit à peine, nous voudrions montrer quel en est, du point de vue de la foi, le remède. Nous procéderons lentement ; nous essayerons d'indiquer pas à pas le chemin par lequel on peut retrouver de nos jours le sentier, si souvent incertain et brouillé, de la foi en l'Eglise, et qui conduit tout droit au Christ qui l'assiste et la fonde.

---

1. R. COFFY et R. VARRO, *Eglise signe de salut au milieu des hommes,* Eglise-Sacrement. Rapports présentés à l'Assemblée plénière de l'Episcopat français, Lourdes, 1971, Le Centurion, 1972, avec indications bibliographiques. On pourra y ajouter notamment notre ouvrage *Idées maîtresses de Vatican II.* Introduction à l'esprit du Concile, coll. *Foi vivante* 105, DDB, 1969, qui traite longuement de la sacramentalité de l'Eglise, p. 77-131. Avant tout autre ouvrage, voir K. RAHNER, *Eglise et sacrements,* trad., DDB, 1970.

2. Ainsi R. LOURAU, *Les analyseurs de l'Eglise, analyse institutionnelle en milieu chrétien,* Ed. Anthropos, 1972.

I. — L'Eglise sacrement

Aucune formule, même conciliaire, n'a de valeur magique ! Il est vrai cependant qu'il en est de plus suggestives que d'autres. Ainsi le fait que le dernier Concile, reprenant le fil d'une vieille tradition, a défini, dès les tout premiers mots de la Constitution *Lumen gentium*, l'Eglise comme « le sacrement, c'est-à-dire à la fois le signe et le moyen de l'union intime avec Dieu et de l'unité de tout le genre humain » [3], n'est pas sans importance. Utilisée déjà dans la littérature préconciliaire, cette dénomination de l'Eglise *sacrement* remonte, en Occident, à Cyprien [4]. Bien que ce mot, pris ici au sens large, s'applique plus fréquemment au Christ qu'à l'Eglise, il convient tout à fait à l'Eglise elle-même. « L'Eglise est ici-bas le sacrement de Jésus-Christ, comme Jésus-Christ lui-même est pour nous, dans son humanité, le sacrement de Dieu » [5]. Quoique non scripturaire d'origine, la formule, ainsi entendue, est pleine de valeur. Certes, comme on l'a justement remarqué : « le sens plus large, attribué ici au terme *sacrement*, est difficilement assimilable pour certains chrétiens » [6]. Souvent, poursuit le même auteur, « le terme évoque avant tout les sept rites de grâce dont le Concile de Trente a solennellement proclamé la liste. Mais ces signes sacrés ne se comprennent que comme les moyens différenciés permettant à l'institution salvifique qu'est l'Eglise, de sanctifier le chrétien au long des phases de sa vie. Une théologie valable des sept sacrements présuppose toujours cette ouverture à la sacramentalité de l'Eglise » [7]. Moins dynamique donc et moins limpide en apparence que la définition, centrale elle aussi au Concile, qui montre dans l'Eglise *le Peuple de Dieu*, la définition de l'Eglise-*sacrement* n'est pas moins éclairante. Elle suggère de façon très profonde la fonction, le rôle, la mission, il faudrait dire, la compétence spécifique de l'Eglise dans le mystère du Christ. Plusieurs fois reprise en divers endroits de l'œuvre conciliaire [8], elle aide à situer aussi l'Eglise dans le rapport qu'elle a avec le monde. Enfin, service non moins notoire, sur lequel nous allons insister, elle permet

---

3. N. 1 (p. 13 dans la version publiée par Le Centurion, *Concile Oecuménique Vatican II*, 1967, d'après laquelle nous citons le Concile).
4. « L'Eglise est l'infrangible sacrement de l'unité », écrit saint CYPRIEN, *Lettre* 55, 21 : *PL* 3, 787.
5. H. DE LUBAC, *Méditation sur l'Eglise*, Aubier, 1953, p. 157.
6. G. PHILIPS, *L'Eglise et son Mystère au II^e Concile du Vatican*. Histoire, texte et commentaire de la Constitution Lumen Gentium, t. 1, Desclée et Cie, 1967, p. 72.
7. *Ibid.*, p. 73.
8. P.ex. dans *Lumen Gentium*, nn. 9 et 48 ; dans *Gaudium et spes*, nn. 42 et 45 (p. 27 ; 93 ; 263 ; 270).

aux chrétiens eux-mêmes de préciser en quoi consiste la *sainteté* propre à l'Eglise.

Dans le désir qu'on a de contrecarrer, de nos jours, ce qu'une célèbre intervention conciliaire de la première session appelait le *triomphalisme,* le *cléricalisme* et le *juridisme* de l'Eglise, on outrepasse bien souvent — et de beaucoup ! — l'objet légitime de ce propos. Pour éviter d'idolâtrer l'Eglise ou, comme on dit encore, de la « diviniser » [9], on risque de se complaire surtout dans la considération de son péché. Certes celui-ci est évident et multiforme. « Bien que l'Eglise, par la vertu de l'Esprit Saint, reconnaît le Concile lui-même, soit restée l'épouse fidèle de son Seigneur et n'ait jamais cessé d'être dans le monde le signe du salut, elle sait fort bien toutefois que, au cours de sa longue histoire, parmi ses membres, clercs et laïcs, il n'en manque jamais qui se sont montrés infidèles à l'Esprit de Dieu. De nos jours aussi, l'Eglise n'ignore pas quelle distance sépare le message qu'elle révèle et la faiblesse humaine de ceux auxquels cet Evangile est confié » [10]. Toutefois ce n'est pas le péché qui en elle est premier. Encore qu'il soit réel et même, dans certains cas, aveuglant, il ne définit pas l'essence de l'Eglise ; il dit plutôt sa « mal-essence » [11] qui est d'ailleurs la nôtre et non la sienne. Imposé comme une signature pécheresse, il doit être effacé tôt ou tard de l'Eglise ; à en être délivrée, celle-ci ne perdra rien, car le péché qu'on trouve en elle et qu'on rencontre en somme tout aussi bien partout ailleurs, ne lui est pas réellement spécifique. L'Eglise n'est pas pour le péché une terre d'élection mais plutôt un domaine injustement conquis.

La sainteté, tout au contraire, fait partie intégrante de l'originalité native de l'Eglise. C'est de la sainteté qu'il faut toujours repartir si nous voulons comprendre l'Eglise dans son essence primitive. Aucune analogie humaine, à vrai dire, qu'elle soit de société, de secte ou de parti, ne permet de se représenter le paradoxe d'une communauté que la misère humaine affecte et défigure mais qu'elle ne saurait définir. L'Eglise, en effet, n'existe parmi nous comme Eglise, c'est-à-dire comme communauté, apostoliquement regroupée, des croyants à la Résurrection, que parce qu'un Amour plus puissant que la mort et plus puissant aussi que toute forme humainement possible de trahison ou d'infidélité, l'assiste. La sainteté de cette Eglise c'est tout d'abord, gratuitement communiquée, la sainteté du Christ, et finalement ce n'est rien d'autre qu'un amour d'Alliance

9. H. KÜNG, *Qu'est-ce que l'Eglise ?*, trad. H. ROCHAIS et J. EVRARD, DDB, 1972, p. 38.

10. *Gaudium et spes*, n. 43, 6 (p. 267).

11. H. KÜNG, *op. cit.*, p. 33-35. Le souci de ne pas oublier l'existence du péché dans l'Eglise ne doit pas masquer celle de la sainteté. La notion d'Eglise-*sacrement*, que l'auteur ne mentionne nulle part, nous apparaît ici irremplaçable

aussi unique en ses effets qu'il l'est en sa source. C'est pourquoi le péché ne peut être placé, dans l'Eglise, au même rang ni mis sur un semblable pied que la sainteté. Il ne fait pas réellement nombre avec elle. Il ne vient que des hommes et ne saurait donc prévaloir, en dernière analyse, contre le Christ et le bannir, pour ainsi dire, de sa propre maison. La sainteté survit donc toujours au péché ; au fond elle le domine et, finalement, le nie. Faisant partie du mystère de l'Eglise au titre des pécheurs que nous sommes et que, grâce à elle, nous devons cesser d'être, le péché est toujours en elle ce qui la blesse, jamais ce qui la constitue.

« *Sainte,* dit donc à juste titre le Concile de l'Eglise, et *cependant toujours à purifier* »[12]. Sainte ! C'est le départ de tout : l'Eglise n'existe qu'en vertu de la Résurrection, par laquelle le Christ a vaincu le péché et la mort et par laquelle, envers et contre tout, il vainc, dans l'Eglise elle-même, la misère qui voudrait y régner. « Le renouvellement du monde, explique à ce propos le Concile, est irrévocablement acquis et, en toute réalité, anticipé dès maintenant : en effet, déjà sur la terre, l'Eglise est parée d'une sainteté encore imparfaite mais véritable. Cependant, jusqu'à l'heure où seront réalisés les cieux nouveaux et la nouvelle terre où la justice habite (cf. 2 Pierre 3, 13), l'Eglise en pèlerinage porte dans ses sacrements et ses institutions, qui relèvent de ce temps, la figure du siècle qui passe ; elle vit elle-même parmi les créatures qui gémissent présentement encore dans les douleurs de l'enfantement et attendent la manifestation des fils de Dieu (cf. Rom. 8, 22 et 19) »[13]. La sainteté de l'Eglise est donc tout à la fois combattue et non moins combattante, puisque, portant sur elle les stigmates du monde pour lequel elle est faite, elle porte, bien plus profondément encore, les effets souverains de la fidélité du Christ par lequel elle existe.

S'il est vrai que la notion scripturaire de *Peuple de Dieu* définit, mieux que toute autre, l'insertion de l'Eglise dans le monde et son homogénéité multiforme avec lui, celle, plus strictement théologique, de *sacrement* souligne davantage ce qui relève, dans l'Eglise, de l'eschatologie historiquement signifiée. Sans l'arracher au temps du monde et néanmoins par delà tout mérite et tout droit simplement naturels, la *sacramentalité* qui définit l'Eglise rattache celle-ci à la sphère du Christ de la Résurrection. Elle désigne le fait que le Christ lui-même instaure et assiste spirituellement l'Eglise, pour que par elle, il puisse, jusqu'à la fin des âges, se signifier publiquement au monde. Emargeant, si l'on ose ainsi dire, à des crédits qui ne sont pas qu'humains, l'Eglise reçoit sans cesse du Seigneur le

12. *Lumen Gentium,* n. 8 (p. 24). Sur ce point, *Idées maîtresses...*, p. 77-92.
13. *Lumen Gentium,* n. 48 (p. 94).

pouvoir d'apparaître dans le monde comme le témoin de Celui qui la fait exister et qui la pousse aussi sans trêve à se convertir à la pureté de sa source. La sainteté n'est donc pas en elle un dépôt chosifié et inerte ; elle est une vocation et un programme ; elle est une promesse de vie qui commande et postule un devenir constant et une réforme spirituelle permanente. « En effet, enseigne le Concile dans son *Décret sur l'œcuménisme,* bien que l'Eglise catholique ait été enrichie de la vérité révélée par Dieu ainsi que de tous les moyens de grâce, néanmoins ses membres n'en vivent pas avec toute la ferveur qui conviendrait. Il en résulte que le visage de l'Eglise resplendit moins aux yeux de nos frères séparés ainsi que du monde entier, et la croissance du royaume de Dieu est entravée. C'est pourquoi tous les catholiques doivent, chacun dans sa sphère, s'efforcer de faire en sorte que l'Eglise, portant dans son corps l'humilité et la mortification de Jésus, *se purifie et se renouvelle de jour en jour,* jusqu'à ce que le Christ se la présente à lui-même, glorieuse, sans tache ni ride » [14].

Bref, la sainteté de l'Eglise en tant que *sacrement* implique la sanctification de l'Eglise comme *Peuple de Dieu !* Elle prémunit ainsi les chrétiens contre une vaine suffisance, sans les livrer pour autant aux tentations, non moins vaines, du doute. De fait si l'Eglise n'était pas *sainte,* au sens radical du mot que nous venons de rappeler, deux millénaires d'histoire chrétienne — catholique et orthodoxe — non seulement seraient dépourvus de fondement, mais ils reposeraient en outre sur une erreur. Il n'en est rien. La sainteté de l'Eglise justifie en nos cœurs un amour éclairé, sans peur et sans jactance. Se recevant, en effet, de l'assistance de l'Esprit, l'Eglise nous initie à sa grandeur en nous gagnant au fondement de sa simplicité. Cette vision spirituelle de l'Eglise, sainte d'une sainteté de *sacrement,* est si vitale de nos jours, qu'il nous faut essayer de l'approfondir encore afin qu'elle devienne, si possible, inébranlable en nous.

II. — L'analogie de l'Eucharistie

Dans la foi, un mystère en éclaire un autre. Pour parler de la *divinité* du Christ, mise en doute par Arius, les Pères grecs et Athanase d'Alexandrie tout le premier argumentaient en partant de la *divinisation* du chrétien. Ce que le Christ *fait* en nous dans l'Esprit nous révèle ce qu'il *est* en lui-même. « De même, nous explique Athanase, que nous n'aurions pas été délivrés du péché et de la malédiction, si ce n'eût été une chair humaine que le Verbe avait

14. *Décret sur l'œcuménisme,* n. 4 (p. 613-614).

prise — car qu'aurions-nous eu de commun avec une chair étrangère ? — de même, l'homme n'aurait pas été divinisé, si ce n'eût été le Verbe éternel, le Verbe propre, le Verbe véritable du Père, qui fût devenu chair » [15]. Si Dieu seul divinise et si le Christ le fait aussi comme Fils incarné, c'est que le Fils est Dieu. Cette manière de relier, entre eux, deux mystères pour les éclairer l'un par l'autre, vaut-elle encore pour nous ? Nous le pensons vraiment. Comme Athanase protégeait la foi menacée en la *divinité* du Christ par la foi qu'on gardait en la *divinisation* [16] du chrétien, ainsi pouvons-nous, de nos jours, raffermir une foi chancelante à l'égard de l'*Eglise*, en repartant de la foi bien comprise que gardent les chrétiens envers l'*Eucharistie*. Distincts, ces deux mystères de l'Eglise et de l'Eucharistie, qui méritent tous deux, à leur manière propre, le nom de *sacrement*, ne sont pas séparables. C'est pourquoi la démarche qui nous induit normalement à croire à l'un est susceptible de nous aider à raviver la foi que nous devons à l'autre.

1. *Identité profonde de la démarche de la foi dans les deux cas*

Croire que l'Eucharistie est bien le sacrement du corps et du sang du Christ ressuscité, ce n'est pas accepter, d'une manière abstraite, un énoncé quelconque de la foi, c'est, au contraire, *entendre* le Christ de la Cène nous parler dans l'Eglise, et *adhérer* à sa Parole. Or que dit-il ? Un paradoxe qui bouleverse le rapport unissant d'ordinaire les choses qu'on perçoit et les mots que l'on dit. En effet, sur le pain que je vois et dont je sais, au regard de la seule expérience sensible, qu'il est et qu'il demeure du pain, Jésus se permet de tenir un propos apparemment contradictoire ; il ose déclarer de ce pain, de ce vin : « C'est mon corps, c'est mon sang » ! Dès lors, si je veux prendre ces paroles avec le sérieux que mérite le Christ et qu'il attend de moi dans la foi, je dois conclure que ce que je perçois de ce pain, de ce vin, ne représente pas le dernier mot de ce qu'ils sont — du moins lorsque Jésus lui-même a prononcé sur eux les mots qui les transforment. Ils *sont* dorénavant ce que le Christ en *dit*, sans que je puisse réellement imaginer ce qu'ils *deviennent* ainsi. Ce qui *paraît* n'est donc plus ici, Jésus ayant parlé, l'ultime critère de ce qui *est*, ni davantage d'ailleurs sa pure contradiction. Le pain et le vin jouissent en effet d'un rapport hautement symbolique avec ce corps, avec ce sang, dont le Christ Jésus va

15. *Deuxième Discours contre les Ariens* (335 ou 356), LXX : *PG* 26, 296 ; trad. dans E. MERSCH, *Le Corps mystique du Christ*. Etudes de théologie historique, t. 1, DDB, 1936, p. 386.

16. Le mot *divinisation* fait difficulté de nos jours. Il nous vient des Pères grecs et désigne le fait que Dieu nous donne dans le Christ Ressuscité l'Esprit qui nous rend fils. Loin d'abolir notre humanité, la divinisation l'accomplit au contraire, puisqu'elle nous communique la Vie sans mort de la Résurrection.

faire pour nous un aliment et un breuvage. Ce qui paraît et que je vois n'est donc pas purement étranger à ce que je crois et qui ne paraît pas. Cependant le mystère demeure, puisque l'identité dernière des choses que je vois, se trouve définie, à la Cène, par ce que je ne vois pas et que j'*entends* le Christ proposer à ma foi.

Je ne puis donc me contenter de dire, des éléments que le Christ me présente à la Cène, qu'ils ne sont que du pain, qu'ils ne sont que du vin ; pour en parler vraiment, j'en dois venir à confesser qu'ils sont, en même temps, eux-mêmes et plus qu'eux-mêmes. Eux-mêmes, puisque leur réalité concrète et symbolique n'est pas anéantie ; plus qu'eux-mêmes, puisque je ne saurais me prononcer sur l'identité que Jésus leur confère, sans reconnaître qu'en vertu de sa propre parole le pain devient son corps, le vin son sang. « Je vous parle comme à des gens sensés, dit saint Paul aux chrétiens de Corinthe. La coupe de bénédiction que nous bénissons n'est-elle pas communion au sang du Christ ? Le pain que nous rompons n'est-il pas communion au corps du Christ ? » (*1 Co 10,* 15-16).

S'agissant de l'Eglise, il se passe quelque chose d'analogue. En elle je perçois, tout d'abord et sans cesse, des hommes et des femmes qui constituent un groupement tout humain, du genre *institution.* Lointaine et même fort lointaine dans ses origines, confessionnelle dans ses buts avoués, critiquable ou louée dans ses membres, elle peut apparaître et elle apparaît le plus souvent d'abord comme un produit des hommes et de l'histoire. Comparable sur ce point au pain et au vin de nos eucharisties, qui supposent nos champs et nos vignes, l'Eglise est faite avec la pâte humaine de nos campagnes, de nos cités, de nos maisons ; elle n'est pas en cela d'un autre monde ; elle porte même, nous l'avons dit, toutes les marques de l'histoire pour le meilleur et pour le pire. — Mais, de même que le pain et le vin de la Cène ne livrent leur identité véritable qu'à la lumière d'une Parole qui, invisiblement mais de façon réelle, les transfigure, de même ce groupement humain qu'on appelle l'Eglise et que l'Eucharistie rassemble, ne livre, elle aussi, toute sa vérité qu'à l'*audition* d'une Parole hors de laquelle elle demeure finalement indéchiffrable. Sans doute on peut analyser humainement l'Eglise et même estimer, comme on dit de nos jours, la *réduire* à des composantes politiques, culturelles et sociales que la chimie actuelle des groupes et des mœurs permet de détecter. Cependant le chrétien se définit ici par un refus dont l'arbitraire n'est qu'apparent, car ce refus, nous allons le montrer, s'appuie tout entier sur la Résurrection qui seule peut expliquer vraiment l'Eglise. C'est pourquoi comme un chrétien *adore* l'eucharistie dans laquelle le regard ne saurait découvrir que du pain, ainsi *aime-t-il* l'Eglise par-delà tout motif contraire que d'autres croient avoir de la mésestimer. On doute, il croit ; tout en reconnais-

et de sa Vie, pour le manifester au monde, ne relève pas plus de la seule sociologie, que l'eucharistie ne le fait de la seule chimie du carbone. Toutefois, comme le Ressuscité n'arrache pas visiblement l'eucharistie aux éléments du monde, ainsi le Christ ne dispose d'aucun enchantement pour éviter à son Eglise les pesanteurs et les opacités de notre histoire, culturelle, politique ou sociale. Sans être donc une institution uniquement soumise aux heurs et aux malheurs de l'homme, elle n'y est pas non plus soustraite. Le minerai est toujours engagé dans sa gangue, mais il est là et sa découverte est possible. Encore faut-il que les chrétiens, du moins, en demeurent avertis.

2. *Nos obscurités de chrétiens*

Harcelés en effet par la demande lancinante de produire des *signes,* encore des *signes* et toujours plus de *signes* concernant la réalité de l'Eglise, nous risquons le vertige. Les demandes sont si diverses, si intransigeantes et parfois si contradictoires entre elles, qu'il n'est pas toujours aisé de s'y reconnaître soi-même... Que l'Eglise doive s'efforcer d'être parlante au cœur et au regard des hommes, en vue de dire les Promesses de Dieu, c'est chose incontestable et qui définit sa mission. Et cependant, plus profond que ce que l'Eglise doit *faire,* il y a aussi, il y a surtout peut-être, ce qu'elle *est.* A l'origine, au fondement, à la racine de sa *mission,* il y a son *mystère,* un peu comme l'on dit de quelqu'un, que, plus profond que son action ou ses travaux, il y a sa personne et son être. Aucun des deux aspects ne contredit l'autre, mais le problème est de n'en oublier aucun. Passer sous silence la mission de l'Eglise serait compromettre son mystère, puisque l'Amour de Dieu n'est donné à l'Eglise qu'en vue de le communiquer. Mais, en revanche, définir la mission de cette communauté de la foi qu'est l'Eglise sans mettre en son centre le Christ qu'elle doit manifester, c'est ramener l'Eglise à un *parti* et la définir en un langage d'*appareil* [18], alors que sa mission implique à chaque instant le mystère de son être.

De nos jours, en tout cas, trop de chrétiens et surtout trop de clercs sont en plein drame, parce qu'ils s'obstinent à regarder l'Eglise avec les seuls yeux de ceux qui ne croient pas. C'est vrai qu'il fut un temps où l'opinion du non-croyant était prise de trop haut par l'ensemble des chrétiens et des prêtres. De nos jours, le danger est inverse. On s'est mis à penser et à dire qu'on serait déloyal si l'on portait, comme chrétien, un jugement de foi, qui pourrait échapper de ce fait à ceux qui ne croient pas. A la limite, les choses de la foi, et notamment l'Eglise, ne devraient être pour un chrétien que ce

18. J.-Cl. Barreau, *Questions à mon Eglise,* Stock, 1972, p. 46-101, n'a pas évité cet écueil.

qu'il en reste pour qui en parle sans y croire ! Un regard, puis un comportement sans amour, passent dès lors, chez de tels chrétiens, de la suffisance au soupçon et s'achèvent en procès ; la foi s'évapore en amertume et en contestation et l'on se demande, un beau jour, ce que l'on fait dans une Eglise que tant de gens ont déjà désertée ou du moins qu'ils récusent. Un observateur romain parlait tout récemment de « cette sorte d'effilochement sans révolte ni protestation et qui s'accompagne d'un haussement d'épaules » [19].

Et quoi, l'identification à l'autre ou du moins son respect passerait-il nécessairement par un tel chemin ? Le risque du croyant consisterait-il de nos jours à voir toutes choses et l'Eglise elle-même comme si l'incroyance était devenue le suprême critère de la foi ? « Mourir » ainsi « à soi » et à sa propre suffisance, en mourant à toute certitude, est-ce cela que veut dire l'*Evangile* ? Quel est au surplus ce type de dialogue où l'autre, tout d'abord méconnu, nous réduirait, par la suite, à lui-même ? Et quel étrange « exode », comme on le dit encore, que cet itinéraire où l'amour de l'Eglise de Dieu est peu à peu mais sûrement anéanti dans le cœur ou la vie du chrétien ? Parler alors, si l'on s'engage dans une telle voie, d'une « nuit » de la foi, au sens de saint Jean de la Croix, est proprement une illusion. Malgré de réelles souffrances, on trouve, à l'origine des « obscurités » que nous essayons de décrire, une si grande présomption, parfois même tant de légèreté devant les réalités chrétiennes, qu'on se demande comment on ose, à leur propos, risquer le terme de « mystique ». Que dire alors si, transformant une erreur de fait en *système,* on prophétise l'existence prochaine d'un type de chrétien — le fameux « troisième homme » ! — qui se définirait à l'égard de l'Eglise par la distance ou par la « sécession » [20] ?

Aussi bien, le respect des crises personnelles étant sauf, sauf aussi le besoin de réformer et même de refondre sans cesse l'Eglise dans ses institutions humaines, étant sauf de même le devoir de ne pas mettre la lumière du Christ sous le boisseau, saufs enfin — et j'en saute ! — les droits et les devoirs de la rencontre de *tout* chrétien avec *tout* homme, on peut dire cependant que moins de complaisance à scruter les défauts de l'Eglise, moins d'omissions élémentaires concernant l'existence chrétienne, moins de satisfaction en sa propre sagesse, plus de simplicité évangélique devant le paradoxe de la foi, nous permettraient à coup sûr de voir que le Christ n'a pas déserté son Eglise et qu'elle mérite d'être vraiment aimée, d'abord par ses enfants. Alors le désir nécessaire de donner à ceux qui ne croient pas des *signes* de l'authenticité de sa *mission* ne nous conduirait pas à trahir plus ou moins la vérité de son *mystère.*

---

19. J. Noblecourt, dans *Le Monde,* 27.9.1972.

3. *Retour au centre de l'Eglise*

Ce qui définit l'Eglise et justifie l'amour dont nous devons comme chrétiens l'aimer, n'est pas — est-ce assez clair désormais ? — la fidélité plus ou moins éclatante qu'elle garde au Seigneur et dont nous serions opiniâtrement juges, mais bien la *fidélité absolue que le Seigneur lui garde* et à laquelle on adhère dans la foi. L'Eglise qui nous *lie en esprit* et, par là, nous *libère,* n'est pas une aventure ou une institution qu'on évalue au flair tout mondain de l'opinion ou de l'histoire. Couverte de scories, parfois défigurée, contestable souvent et plus encore contestée, elle ne subsiste dans le monde qu'en vertu d'un *charisme continu de mort et de résurrection* qui est en elle l'œuvre directe de l'Esprit. Nous n'atteignons donc en chrétiens cette œuvre de la grâce qu'en rejoignant l'Eglise dans la foi qui, seule, en peut découvrir le Principe. La voir et l'aimer telle qu'elle est, n'est pas souhaiter sa destruction et moins encore travailler en sous-main à sa ruine, c'est lire tout d'abord son existence dans la *co*-existence permanente du Christ et agir envers elle en fonction de cette donnée de la foi. L'entrée dans la *mission* de l'Eglise suppose à tout moment et, j'allais dire, à tout propos, le sens, pour ne pas dire le goût profond de son *mystère.* On ne coïncide avec elle en ce monde qu'en reconnaissant qu'elle ne tient — c'est là son paradoxe ! — ni par elle ni par nous, mais par le Christ qui la veut, qui la fait sacrement de Lui-même, toujours à purifier mais jamais aboli.

Ainsi comprise, l'Eglise n'est jamais séparable du Christ. Non pas qu'elle et lui ne fassent pas réellement deux : l'épouse n'est jamais pleinement identique à l'époux. Toutefois l'Eglise, dans son fond, est à ce point le *fait même du Christ,* qu'on ne la connaît pas sans discerner en elle *le Seul* qui fonde, dans la foi, sa valeur et son prix. Réciproquement d'ailleurs, on ne connaît pas réellement le Christ, sans découvrir en Lui Celui qui est capable de *se donner* l'Eglise et de *se la garder* en la donnant au monde. « M'est avis, disait jadis Jeanne la prisonnière à ceux qui voulaient lui voir séparer ce qu'il faut dans l'Esprit réunir, m'est avis que du Christ et de l'Eglise, c'est tout un ! » Pas au sens où on les confondrait, mais au sens où l'on ne peut les désunir et croire par là mieux les comprendre. Ici encore, il faut tenir ensemble les contraires et non les séparer [21]. Le Christ est homme et Dieu ; l'eucharistie, qui paraît n'être que du pain, est en réalité le corps du Christ ; l'Eglise, qui semble engloutie dans les indignités de l'histoire, n'est jamais délaissée par le Christ de la Résurrection et elle ne se réduit pas à sa propre misère, qui est d'ailleurs la nôtre. Quand tout dirait qu'on

21. Cf. *Idées maîtresses...,* p. 63-73.

ne perçoit en elle que l'écho insipide d'un monde à jamais dépassé, on peut, on doit *réentendre,* en la foi, la Parole du Christ qui promet à l'Eglise son assistance dans l'Esprit, tous les jours, jusqu'à la fin des temps. C'est en ce sens que l'Eglise demande des chrétiens une attitude semblable à celle qu'exige d'eux l'eucharistie.

Si précieuse que soit cependant une telle analogie, elle ne saurait nous faire oublier une différence essentielle, à savoir que l'Eglise, à l'encontre de l'eucharistie cette fois, doit être dite un *sacrement qui parle.*

III. — L'Eglise, un sacrement qui parle

Nous touchons désormais la source d'une distinction essentielle entre la sacramentalité de l'Eglise et celle de l'Eucharistie. L'Eglise étant une institution de *personnes* et non pas, comme l'Eucharistie (je parle ici des éléments eux-mêmes), un mystère de *choses,* la parole y tient une place de choix. Sans doute c'est bien par la parole du Christ que le pain et le vin deviennent le sacrement du corps et du sang du Seigneur, mais ils n'acquièrent pas pour autant la propriété d'exprimer par eux-mêmes ce qu'ils sont devenus. Ils deviennent le corps même du Christ, mais sans jamais pouvoir le dire ; leur prix n'est pas dans la parole ; ils sont des signes, mais ils se taisent. Par contre la communauté de la foi qu'est l'Eglise est un sacrement qui peut et doit dire ce qu'elle est, puisqu'elle est composée de personnes. Humaine par ses membres, l'Eglise est capable et se trouve chargée d'exprimer l'identité particulière qu'elle reçoit du Christ. Elle est donc à la fois plus et moins que l'Eucharistie. Elle est moins, puisqu'elle ne passe pas aussi entièrement dans la mouvance du Christ que le font les « éléments » eucharistiques ; ceux-ci, étant des choses, ne sauraient résister de façon appréciable au domaine que le Christ est en droit d'exercer sur eux, en en faisant son corps, dans le « pouvoir qu'il possède de s'assujettir même tout l'univers » (*Ph 3,* 21). L'Eglise comme communauté de personnes offre, au contraire, de bien autres obstacles à l'emprise du Christ. C'est une misère, qui est aussi l'envers d'une grandeur. En effet, le Christ trouve dans la communauté des *siens,* si rétive soit-elle, les incomparables ressources de la conscience et du langage, qui peuvent par amour lui être librement consacrées et qui, en fait aussi, le sont. L'Eglise n'est donc pas seulement un sacrement de *choses,* comme le pain et le vin eucharistiques ; elle est d'abord un sacrement de *personnes,* un sacrement-*témoin* et pas seulement un **sacrement-*signe* ; elle est un *sacrement qui parle.***

Faut-il expliquer longuement que définir ainsi la sacramentalité de l'Eglise par le service irremplaçable de la parole ne revient pas à privilégier les *mots* au détriment du réel et des *choses* ? Parler, ici, ce n'est jamais parler pour ne rien dire. « Comme la pluie et la neige descendent des cieux et n'y remontent pas sans avoir arrosé la terre, l'avoir fécondée et fait germer, pour qu'elle donne au semeur le pain comestible, de même la parole qui sort de ma bouche, dit Yahvé, ne me revient pas sans résultat, sans avoir fait ce que je voulais et réussi sa mission » (*Is 55,* 10-11). La parole dont il s'agit quand on parle de Dieu, comme ce doit être le cas lorsqu'il est question de l'Eglise, est une parole réelle et qui doit devenir opérante. Elle comprend essentiellement le silence qui la prépare et la mûrit, l'action qui la prolonge et qui lui donne corps. Dire de l'Eglise qu'elle est un sacrement qui parle, n'est donc pas préparer l'apologie des bavardages et des seules déclarations de principe ou d'intention ; c'est bien plutôt regarder du côté du Seigneur dont elle est le témoin et dont elle doit porter, ici encore, les traits.

Or dans le Christ, jamais les mots ne sont premiers. Même comme Verbe, Il est d'abord la Vie (*Jn 1,* 4). Saint Luc l'a noté : historien de la vie de Jésus, il l'a été, nous dit-il avec soin, « de tout ce que Jésus a fait *et* dit » (*Ac 1,* 1). L'action était donc première. C'est elle qui paraît tout d'abord en Jésus, jusqu'en ses paraboles. « Il en est, nous dit-il, du Royaume des Cieux, comme d'un homme, d'une femme, qui balaie, qui prend une mesure de farine, qui recherche des perles, qui jette en terre un grain de sénevé, qui lance à la mer son filet... ». C'est l'action elle aussi qu'on retrouve dans les déclarations messianiques. Le Baptiste questionne : « Es-tu celui qui vient ou devons-nous en attendre un autre ? ». Jésus répond en *disant* ce qu'il *fait* : « Allez rapporter à Jean ce que vous entendez et voyez : les aveugles voient et les boiteux marchent, les lépreux sont guéris et les sourds entendent, les morts ressuscitent et la Bonne Nouvelle est annoncée aux pauvres » (*Mt 11,* 4-6). Actes et paroles sont rigoureusement inséparables et constituent le langage de la Révélation, en Jésus comme dans tout l'Ancien Testament [22]. Contesté dans ses propos, il peut donc renvoyer à des *actions* qui l'accréditent et qui l'éclairent. « Pour que vous sachiez, dit-il aux Pharisiens, que le Fils de l'homme a le pouvoir sur la terre de remettre les péchés, lève-toi — dit-il au paralytique —, prends ton lit et va-t-en chez

22. « Suivant le plan adopté, enseigne Vatican II dans sa Constitution sur la Révélation, Dieu réalise la révélation en actes et en paroles, celles-ci étant en relation intrinsèque et réciproque avec ceux-là, de sorte que les œuvres accomplies par le Seigneur dans l'histoire du salut illustrent et corroborent l'enseignement oral par lui signifié, tandis que les paroles à leur tour publient et célèbrent les œuvres divines et éclairent le mystère renfermé en elles » : *Dei Verbum,* n. 2.

toi. Et il se leva et s'en alla » (*Mt 9*, 6-7). « Si je ne *fais* pas les œuvres de mon Père, peut-il ajouter en saint Jean, ne me croyez pas ; mais si je les *fais*, quand bien même vous ne me croiriez pas, croyez en ces œuvres et sachez une bonne fois que le Père est en moi et que je suis dans le Père » (*10*, 37-38). Au terme de sa vie d'ailleurs, il se taira, d'un silence entièrement volontaire (*Jn 18*, 9), tant il est vrai que ce qu'il doit nous dire est si profond que seul ce silence plein de sens, qui l'envahit jusqu'au don de lui-même en la mort, peut finalement l'exprimer. Nul danger dès lors qu'en définissant le mystère de l'Eglise comme celui d'un *sacrement qui parle*, on fasse appel au sinistre pouvoir d'ouvrir la bouche pour ne rien dire ! Cependant il faut encore s'attarder un instant sur ce point, capital de nos jours.

Les mots ont été si profondément dépréciés, on a tellement voulu normaliser l'absurde, libérer l'inconscient, réaliser le pur imaginaire, démolir ce qui est simplement signifiant et, comme le conseillait Artaud, un des maîtres du sur-réalisme dont on a reconnu le programme, « brûler les textes et en finir avec les chefs-d'œuvre », que la parole et l'écriture, le geste et le tableau, toutes les formes d'expression connaissent, sur plus d'un point, un étrange destin de dérision et de décombres. La philosophie a aussi sa déroute. A travers l'étude des sophistes de l'antiquité, qu'on a pu appeler eux aussi, eux déjà, des « désespérés de l'Etre » et qui « avaient choisi d'exprimer leur angoisse dans un verbe devenu fou », on peut risquer un diagnostic très pénétrant de la pensée contemporaine [23]. Le christianisme, pour d'autres raisons encore, n'a pas échappé au cyclone. Plus que toute autre conception apparemment définitive, il s'est vu contesté, suspecté, tourné en ridicule. Prévert n'est pas ici le seul responsable... L'Evangile et la foi ont tant de choses étonnantes et vitales à nous dire, que la facilité ou le superficiel avec lequel il nous arrive d'en parler peuvent gravement compromettre leur crédibilité. Toujours est-il que trop souvent ce que l'on dit comme chrétien dans un tel monde ne « mord » plus sur l'existence et sur la liberté. Le sel est affadi ; on le piétine presque sans le savoir. Il faut recréer le sérieux du langage, celui du langage chrétien mais aussi du langage tout court, le restaurer, comme l'on dit d'une œuvre d'art détériorée à laquelle on veut redonner sa première beauté. Car la parole humaine est un art, un métier : un art de probité, un métier quotidien, un vrai labeur. Pour que les mots, ici les mots chrétiens, retrouvent leur crédit, il va falloir du temps, beaucoup de temps, le temps que prennent les refontes de l'homme. Ce ne sera d'ailleurs jamais fini. Mais surtout, le seul travail de l'esprit, au

23. R. PIETRA, *Les sophistes, nos contemporains*, dans *Rev. de Mét. et de Mor.* 77 (1972) 265-285.

sens encore intellectuel, ne pourra y suffire : ce sera une tâche d'existence et de vie.

Au début de ce siècle, Ernest Psichari, le petit-fils de Renan, fit, en cours de conversion, une expérience très simple mais qui possède pour nous, je crois, une signification exemplaire. Il commença, raconte-t-il, à se sentir chrétien, lorsqu'il découvrit qu'il ne pouvait souscrire à l'adage suivant de la tradition coranique : « L'encre des savants est précieuse et plus précieuse que le sang des martyrs ». Le contraire lui parut tout d'un coup irréfutablement vrai et il renversa dans son cœur l'ordre de la proposition. « La palme des martyrs, se mit-il à penser, est plus grande que la plume d'oie de l'écrivain ». Peu importe pour nous la conclusion que *Maxence* en tira sur les croisades, par exemple, et que nous n'avons pas à faire nôtre [24] ; ce qui compte pour nous, c'est que, plus profond que le *dire* et même le *bien dire,* il y avait désormais pour *Maxence* non pas seulement de l'*encre* qu'on emploie, mais l'existence qui se donne elle-même comme du *sang* que l'on verse. Incorporée à l'être même, cette façon de parler et d'écrire avec sa propre vie devenait à ses yeux le langage limpide et dépouillé, qu'un chrétien doit savoir reconnaître et louer et qu'il ne peut se dispenser d'utiliser lui-même, un jour ou l'autre, à sa manière.

De cette diction du vrai par la vie tout entière, l'Eglise comme *sacrement qui parle* ne peut jamais se passer ; c'est d'elle que dépend, pour finir, la crédibilité concrète de son message. En un langage devenu familier de nos jours, disons que l'Eglise a besoin de *prophètes,* si par prophétisme on entend le fait de parler *par* soi-même, donc sincèrement, mais d'un plus grand que soi, c'est-à-dire du Seigneur. Mais le prophétisme, à son tour, n'est pas seulement une affaire de paroles ; il est fait tout d'abord de conduite, de comportement et de vie. « Va, prends une femme portée à la prostitution et des enfants de prostitution... », est-il demandé, par exemple, au très sensible *Osée.* La parole est seconde ; elle suppose une expérience qui est le plus souvent, Jérémie en témoigne et s'en plaint, à l'encontre de ce que l'on voudrait. C'est pourquoi, dans cette Eglise dont la sacramentalité doit être faite de parole éprouvée au creuset de la vie, la place des laïcs est essentielle, eux qui, la plupart du temps, ont à *vivre* leur foi *sans dire* tellement qu'ils le font. Leur importance n'est donc pas celle d'une opportunité plus ou moins passagère : elle fait partie du mystère lui-même. Celui dont l'Eglise est en effet témoin « ne fera point de querelles et de cris » (*Is 42,* 2, repris en *Mt 12,* 19), mais il pénétrera les profondeurs de l'humanité journalière ; là il rayonnera, comme le feront après lui les

24. E. PSICHARI, *Le voyage du centurion,* 86e édit., Conard, 1926, p. 53-55.

chrétiens de tout temps, l'ineffable lumière de sa vie. Cela ne veut pas dire qu'il faille bâillonner dans l'Eglise ceux que l'Apôtre appelle, à plusieurs reprises, des *docteurs,* il faudrait dire des *didascales* ou encore des *hommes du langage* [25] ; il faut cependant tirer de dessous le boisseau les témoins qui, dirait-on, se taisent, mais dont l'existence représente le langage vivant sans lequel toute parole resterait, dans l'Eglise, une affaire de mots.

« Raser les bastions », pouvait préconiser, il y a quelques années, un auteur qui sentait le besoin de rappeler le prix vital, pour l'Eglise, de la sainteté quotidienne [26] ; il faudrait ajouter de nos jours : « Mourir dans les fondations ! », si l'on voulait exprimer le style qui va s'imposer, sans doute pour longtemps, à la crédibilité de la foi. C'est, en tout cas, d'un type de langage qui tient sa densité de l'existence même que l'Eglise a sûrement le plus besoin.

Dès lors, dans la parole qui se tait et qui s'adresse ainsi directement au cœur, dans celle qui s'articule pour l'oreille ou s'écrit pour les yeux, ce que l'Eglise doit proférer est évident. Comme le Baptiste qui est tout entier relatif au Messie, ou comme la Vierge elle-même qui n'a de mots dans l'Evangile que pour dire oui à Dieu, ou pour conduire les hommes à l'audition de Jésus-Christ : « Faites, dit-elle à Cana en parlant de son Fils, faites tout ce qu'Il vous dira » (*Jn 2,* 5), l'Eglise ne peut parler, d'une manière conforme à son identité, qu'en disant le mystère du Christ. *Sacrement,* en ce qu'elle est assistée par l'Esprit pour ne jamais manquer de Celui dont le monde a besoin, l'Eglise est faite pour dire Celui dont l'*être-avec* la constitue. Entièrement relative au Seigneur, en vertu de l'Alliance que le Christ contracte dans l'Esprit avec elle, sans repentir possible, elle ne peut pas dire autre chose que ce qui la fait réellement exister. Prévenue de façon singulière, pour le compte des hommes, par l'amour que le Christ nous porte, elle doit parler de la seule abondance du cœur. Si donc l'ami de l'Epoux n'a que le nom de l'Epoux à la bouche et au cœur — c'est le cas exemplaire du Baptiste — *a fortiori* l'Epouse elle-même, c'est-à-dire l'Eglise du Christ tout entière, à qui le Christ ne manquera jamais en profondeur, ne peut-elle rien dire d'autre que Celui sans lequel elle n'est rien. Corps social expressif du Christ, sacrement collectif de la vie du Seigneur, témoin de la Résurrection assisté de l'Esprit, l'Eglise ne peut parler, quelle qu'en soit la manière, que de Celui qui la fait *sacrement,* ou alors il lui faut consentir à se taire.

---

25. *Didascale,* qui veut dire « enseignant », est le mot grec francisé ; c'est celui qu'on trouve en *1 Co 12,* 28-29 et *Ep 4,* 11.

26. H. U. VON BALTHASAR, *Raser les bastions* (original allemand : *Schleifung der Bastionen,* Ensiedeln, Johannes-Verlag, 1952), trad. Cl. CHAMPOLION, dans *Dieu vivant* 25 (1953) 17-32.

Voilà donc le type de chemin que l'on peut parcourir, lorsqu'on cherche à comprendre l'Eglise comme le sacrement de Jésus-Christ. Nous disons bien : *de Jésus-Christ*. Nous précisons ainsi la formule du Concile par laquelle nous avons commencé. L'Eglise est, nous dit-il, « dans le Christ, en quelque sorte le sacrement, c'est-à-dire le signe et le moyen de l'union intime des hommes avec Dieu et de l'unité de tout le genre humain ». Certes, c'est bien *dans* le Christ, mais c'est dès lors aussi *par* lui et *pour* lui que l'Eglise possède dans l'Esprit cette sacramentalité dont parle le Concile. La nuance est minime : elle est seulement de précision. Si l'Eglise, en effet, est « signe », « moyen » et « sacrement », c'est en étant tout entière *relative au Seigneur*. Sa densité d'institution doit être, si l'on peut ainsi dire, celle d'un doigt qui montre et d'une voix qui parle. C'est du mystère du Christ et, de quelque manière, de lui seul, que l'Eglise témoigne, de lui seul qu'elle doit nous éduquer à dépendre et à vivre. S'il est pris au sérieux, un tel mystère se rapporte en lui-même à toute la réalité historique de l'homme et commande, à ce titre, un dévouement sans mesure à l'humain. Mais le vrai fondement et le seul Message entièrement original demeurent, dans l'Eglise, le Seigneur Lui-même par qui l'homme est sauvé et sans lequel l'Eglise ne serait plus qu'un corps pour ainsi dire désaffecté. Le regard sur l'Eglise n'a donc pas, pour atteindre réellement son objet, à se faire étranger aux lumières de la foi. De nos jours, comme jadis, on entre dans l'Eglise par l'acte qui permet de découvrir en elle Celui dont le monde ne peut pas se passer et que Dieu lui-même nous donne. La conversion à quoi ne peut échapper « l'Eglise », vue comme *institution* et comme *communauté*, est exigée de tout chrétien, considéré comme *personne*. Renoncer, pour mieux saisir l'Eglise, à de telles lumières, vouloir les supplanter par des vues que l'on dirait plus objectives et plus profondes, plus accessibles aussi aux non-croyants, c'est aliéner d'avance l'Eglise tout entière, c'est s'aliéner spirituellement soi-même et c'est travailler sûrement à une aliénation incurable du monde. La sacramentalité propre à l'Eglise désigne ainsi le cœur le plus secret du *mystère* de l'Eglise, l'objet réel de notre *foi* et par là même le contenu le plus irremplaçable de la *mission* qui définit l'Eglise en son ensemble et chacun des chrétiens en particulier.

F 69321 Lyon Cedex 1 Gustave MARTELET, S.J.
4, montée de Fourvière